Nettement, Alfred François
Madame la duchesse de
Parme 4. ed.

DC
254
L6N4
1864

MADAME

LA DUCHESSE

DE PARME

PAR

M. ALFRED NETTEMENT

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

JACQUES LECOFFRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

LEGERE SED ELIGERE
EX LIBRIS
HENRY LE COURT

MADAME

LA

DUCHESSE DE PARME

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

MADAME
LA DUCHESSE
DE PARME

PAR

M. ALFRED NETTEMENT

QUATROIÈME ÉDITION

PARIS
JACQUES LECOFFRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1864

DC
254
L6N4
1864

MADAME

LA

DUCHESSE DE PARME

I

LOUISE DE BOURBON. — ONZE ANNÉES EN FRANCE

1819 — 1830

Il y a dans le cœur de notre noble France une générosité naturelle de sentiments qui fait qu'elle ne saurait rester indifférente quand on lui raconte la mort d'un de ses enfants qui, né sur son beau sol, puis emporté sur la terre étrangère par le souffle des révolutions, a honoré par de grandes qualités et des vertus la patrie absente, et meurt en l'aimant et en la regrettant. On le vit bien, il y a treize ans, quand la mort de Madame la Dauphine, fille de Louis XVI, dont les dernières paroles avaient été une prière pour son pays, pour son neveu Henri de Bourbon et sa

nièce Louise, fut connue dans nos villes et dans nos campagnes : toutes les barrières qui séparent les opinions politiques tombèrent, par un mouvement unanime et spontané les fronts se découvrirent, et, si l'affliction ne fut pas la même chez tous, il n'y eut pas d'indifférents en présence de ce deuil.

Le même spectacle se reproduit en ce moment à la nouvelle de la mort de Madame la duchesse de Parme. On apprend, chaque jour, que dans presque toutes les villes de France des services sont célébrés pour le repos de son âme. A Paris, dans les départements, un grand nombre de personnes ont pris le deuil ; une fois encore les barrières qui séparent les opinions politiques s'abaissent. Il n'y a qu'une voix pour regretter la princesse emportée dans la force de l'âge et laissant quatre enfants orphelins. Chez les uns c'est l'expression d'une affliction profonde, chez les autres celle d'un sympathique et respectueux regret. Aucune voix discordante ne trouble l'unanimité de ce deuil qui honore sans doute celle qui en est l'objet, mais qui honore aussi la France.

Si nous venons mêler un humble accent à la voix commune, c'est que nous croyons utile d'expliquer aux générations nouvelles ce que fut Madame la duchesse de Parme et comment se trouve justifié cet accord de respect et de louange qui se fait autour de son tombeau. Ceux qui étaient arrivés à l'âge d'homme en 1830 n'ont que faire de lire cet écrit où ils n'apprendraient rien qu'ils ne sachent. Mais ceux qui étaient enfants quand la révolution de 1830 éclata,

et, à plus forte raison, ceux qui sont nés depuis, peuvent ignorer ce qu'était Madame la duchesse de Parme, et même qui elle était. Les années marchent si vite et les révolutions se succèdent si rapidement en reléguant les événements contemporains dans un passé plus lointain en apparence qu'il ne l'est réellement, que si des voix ne s'élevaient point pour interrompre la prescription de l'oubli, de toutes les histoires, l'histoire contemporaine serait la plus ignorée.

La naissance de Madame la duchesse de Parme n'est pourtant pas très-éloignée de l'époque où nous sommes. Reportez-vous par la pensée aux premières années de la Restauration. Madame la duchesse de Berry, mariée en 1816 au second fils du comte d'Artois, plus tard Charles X, avait déjà eu deux enfants qu'elle avait perdus peu de temps après leur naissance. Le 21 septembre 1819 elle eut une troisième fille. Elle exprimait à son mari le regret de ne pas lui avoir donné un héritier. « Ne vous désolez point, lui dit celui-ci ; si c'était un garçon, les méchants diraient qu'il n'est pas à nous, tandis que personne ne nous disputera cette chère petite fille. » Cette petite fille devait être un jour Madame la duchesse de Parme.

Il y a toujours sur les enfances princières, comme d'ailleurs sur toutes les autres enfances, des anecdotes qui sont comme des fleurs jetées sur les berceaux. Je laisserai ces anecdotes de côté, je ne veux dire que l'essentiel. Le duc de Berry confia son enfant aux soins de madame la vicomtesse de Gontaut, et à cette occasion il écrivit au marquis de

Gontaut le billet suivant : « En confiant à la vicomtesse de Gontaut le soin de ce que j'aurai de plus cher au monde, j'ai cru lui donner une marque de mon estime particulière, et j'ai saisi avec empressement cette occasion de montrer à tout ce qui porte le nom de Biron combien je compte sur un zèle et sur un dévouement auxquels nous sommes accoutumés depuis des siècles. »

La jeune princesse avait reçu à son baptême le nom de Louise. D'après les coutumes de l'ancienne monarchie, son titre était celui de Mademoiselle ; je le rappelle parce que ce fut le titre sous lequel elle fut connue en France. Elle n'avait pas cinq mois quand, au milieu de la nuit du 13 au 14 février 1820, sa gouvernante éplorée l'emporta dans ses bras, et, montant dans un carrosse, se fit conduire en toute hâte à l'Opéra : le duc de Berry venait d'être frappé d'un coup de couteau par Louvel. Il était étendu mourant dans une arrière-loge, et, se sentant blessé à mort, il n'avait cessé dès le premier moment de faire entendre ce cri : « Ma fille et l'évêque d'Amyclée ! » Il voulait, avant de mourir, donner sa dernière bénédiction à sa fille, et il appelait le prêtre qui devait le fortifier dans son dernier combat. Il n'entre pas dans mon sujet de raconter la mort du duc de Berry et de montrer toute la famille de Bourbon entourant ce lit ensanglanté où expirait le plus jeune prince de leur race, qui demandait à Dieu le pardon de ses fautes et au roi Louis XVIII, son oncle, la grâce de l'homme qui l'avait frappé. Je ne veux dire que ce qui concerne la princesse dont j'esquisse ici la

vie. La vicomtesse de Gontaut, arrivée en toute hâte de l'Élysée, pendant que le comte d'Artois, le duc et la duchesse d'Angoulême, arrivaient des Tuileries, en précédant de peu de moments le roi, entra un peu après minuit dans la loge où était dressé le lit du duc de Berry. Elle présenta MADEMOISELLE au prince mourant. Celui-ci leva avec effort sur sa fille une main défaillante : « Pauvre enfant, murmura-t-il, je souhaite que tu sois moins malheureuse que ceux de ma famille.... »

On emporta l'enfant. Ce fut peu de temps après que le duc de Berry, qui voyait le désespoir de sa femme augmenter à mesure que ses propres forces diminuaient, lui adressa ces paroles : « Mon amie, ne vous laissez pas accabler par la douleur, ménagez-vous pour l'enfant que vous portez dans votre sein. » Une heure ne s'était pas écoulée que M. le duc de Berry était mort, mort en demandant une dernière fois au roi, qui arriva à temps pour le voir mourir, la grâce de son assassin.

Tels étaient les tristes auspices sous lesquels Louise de Bourbon entrait dans la vie. La duchesse de Berry resta tout un mois renfermée dans ses appartements. Le 20 mars 1820, elle fit sa première sortie accompagnée de MADEMOISELLE qu'une femme de sa suite portait enveloppée dans de longs voiles de crêpe, devant sa mère en deuil. « A partir de ce moment, dit M. de Chateaubriand, le peuple se rassembla devant les Tuileries chaque fois que la princesse ou MADEMOISELLE paraissaient sur la terrasse du bord de l'eau ;

lés acclamations les suivaient, et la multitude souhaitait avec un respectueux attendrissement que les douleurs de la veuve fussent bientôt adoucies par les joies de la mère. »

Il y eut pendant la grossesse de la duchesse de Berry plusieurs tentatives faites, sinon contre sa vie, au moins pour empêcher la réalisation des espérances de la famille royale. Dans les premiers mois, une pièce d'artifice fut placée sous les fenêtres de son appartement. En entendant éclater le pétard, la princesse dit avec sang-froid : « Ils voudraient bien m'effrayer, mais ils n'y parviendront pas. » La tentative fut renouvelée peu de temps après, et on arrêta un des coupables en flagrant délit. On voulut profiter de cet accident pour déterminer la duchesse de Berry à prendre des précautions; on lui représenta qu'il devait lui être pénible de traverser la foule pour aller respirer avec sa fille sur la terrasse du bord de l'eau, et l'on ajouta qu'elle arriverait plus commodément au but de sa promenade en traversant les souterrains qui établissaient une communication entre la terrasse et le château : « Je ne veux pas, répondit-elle, ils croiraient que j'ai peur. »

Le 29 septembre 1820, la duchesse de Berry mettait au monde un prince, qui reçut le nom de Henri-Dieudonné. Un hôte qui semblait avoir oublié le chemin de la demeure de la maison de Bourbon, le bonheur, frappait à sa porte. La joie publique se manifesta par de grandes réjouissances; Victor Hugo et Lamartine chantèrent cette naissance au su-

jet de laquelle tout ce que je puis dire, c'est que le ciel envoyait à MADEMOISELLE un frère qu'elle devait tendrement aimer et qui devait lui rendre affection pour affection. On l'appelait en France le duc de Bordeaux; il a pris dans l'exil le nom de comte de Chambord, du château qui lui fut offert par les communes de France, et c'était à lui qu'était réservée la triste mission de fermer les yeux de cette sœur bien-aimée.

Sans entrer dans de longs détails sur l'éducation de MADEMOISELLE, je me contenterai de citer quelques lignes d'un document qu'on peut regarder comme officiel, car il est tiré d'une lettre adressée par madame de Gontaut à M. le duc de Rivière, et les renseignements qu'on y trouve sont sur plusieurs points communs au frère et à la sœur : « Les détails les plus minutieux de cette éducation, dit-elle, ont été dirigés par moi, les défauts même des personnes attachées à l'éducation étaient surveillés, la moindre flatterie réprimée, la vérité scrupuleusement et sévèrement observée. MONSEIGNEUR et MADEMOISELLE me croient aveuglément, car ils savent que je ne les ai jamais trompés, même en plaisantant. MONSEIGNEUR chérit avec une tendresse extrême MADEMOISELLE. J'ai toujours évité entre Leurs Altesses Royales les petites contestations de l'enfance. Quelque peu importantes qu'elles paraissent d'abord, elles font naître l'habitude de discussions qui finissent insensiblement par aigrir le caractère. »

C'est ainsi que cette amitié qui devait être le charme,

puis la consolation du frère et de la sœur, commençait pour eux au sortir du berceau.

Madame de Gontaut ajoutait encore : « Un enfant prince, exposé à être loué, court le risque de se croire un prodige. Pour obvier à cet inconvénient, MONSEIGNEUR et MADEMOISELLE ont souvent des cours d'enfants de leur âge. J'ai cherché par ce moyen à leur donner l'habitude de voir des succès sans envie et d'en obtenir sans vanité. » Ces paroles donnent une idée de la première éducation que reçut MADEMOISELLE; ainsi se formaient en elle les qualités que l'on vit un peu plus tard s'épanouir dans son esprit et dans son cœur. Quand elle fut sortie de la première enfance, Madame la duchesse de Berry se plaisait à l'emmener avec elle dans ses voyages, surtout à Dieppe, où le nom de MADEMOISELLE était aussi connu et aussi aimé que celui de sa mère. Elle croissait en grâce et en beauté; les marins et les ouvriers se faisaient une fête de la voir dans leur ville. Déjà elle avait cette bonté qui ne peut voir la souffrance et la misère sans les secourir, et cette affabilité charmante qui double le prix du bienfait par la manière dont il est offert. Madame la duchesse de Berry aimait à la mettre de moitié dans ce qu'elle faisait pour protéger l'industrie des Dieppois. Voulant venir au secours des deux principales industries de la ville, l'ivoirerie et la dentelle, elle fit de nombreuses commandes en son nom et au nom de sa fille; elle donna aux premiers fabricants deux brevets, en nommant l'un fournisseur de Madame la duchesse de Berry, l'au-

tre, fournisseur de MADEMOISELLE. La fille ne quittait guère la mère, et on peut voir dans les journaux du temps que, lorsqu'on éleva une colonne commémorative sur le champ de bataille d'Arques, à l'endroit où Henri IV avait battu Mayenne le 21 septembre 1589, MADEMOISELLE, alors âgée de sept ans, car on était en 1826, assistait à la fête à côté de Madame la duchesse de Berry.

Les heures fortunées de l'enfance s'écoulèrent vite, et les journées d'épreuves allaient bientôt se lever sur cette vie qui comptait si peu d'années. Quand la révolution de 1830 éclata, MADEMOISELLE n'avait pas encore onze ans. C'était le même âge qu'atteignait sa tante, Madame la Dauphine, quand commença la révolution de 1789. Louise de Bourbon se trouva emportée avec son frère Henri dans le naufrage de la monarchie; ainsi que lui, elle était trop jeune encore pour comprendre la portée des événements, qui éloignaient encore une fois sa famille du sol français. Je vois dans les récits du temps que, plus d'une fois, le frère et la sœur, dans les stations qu'ils firent pendant le funèbre voyage de Rambouillet à Cherbourg, se livrèrent aux jeux de leur âge et coururent dans les jardins de leurs hôtes en butinant des fleurs. J'y vois encore que, sur plusieurs points, la foule éprouva une vive impression à l'aspect de ces deux enfants, pour qui l'exil allait commencer, sans que l'on sût quand il devait finir : « Si jeunes, répétait-on autour d'eux, et déjà si à plaindre ! » Les deux enfants ouvraient de grands yeux étonnés et écoutaient sans bien

comprendre. Charles X et M. le Dauphin restaient dans le carrosse à huit chevaux, où le maréchal Maison avait pris place avec eux ; mais la fille de Louis XVI et Madame la duchesse de Berry descendaient souvent de voiture pour prendre un peu d'exercice avec les deux enfants, et plus d'une fois, altérées par la chaleur étouffante de la journée (on était au mois d'août), les princesses demandèrent un verre d'eau aux paysans dont les chaumières bordaient la route.

Mademoiselle assista aux tristes scènes des adieux qui firent descendre pour un moment sur son jeune front et sur celui de son frère une gravité précoce. « A Valogne, dit un témoin oculaire, les officiers des gardes-du-corps allèrent avec les plus anciens de chaque compagnie remettre au roi les étendards. Tous ces officiers et vingt-quatre des plus anciens gardes-du-corps par compagnie, formant un escadron marchant quatre par quatre, les trompettes en tête, les quatre étendards sur la même ligne, s'acheminèrent en silence vers la demeure du roi. Le roi était profondément ému, Madame la Dauphine fondait en larmes, M. le Dauphin paraissait résigné, Madame la duchesse de Berry, calme comme si elle espérait un meilleur avenir ; M. le duc de Bordeaux et Mademoiselle affectueux pour ceux qu'ils reconnaissaient. »

La scène fut encore plus triste à Cherbourg, lorsque, le 16 août 1830, un peu avant deux heures de l'après-midi, on vit passer, devant les gardes qui présentaient une

dernière fois les armes, le vieux roi, le Dauphin son fils, la fille de Louis XVI, appuyée sur le bras du général de la Rochejaquelein; Madame la duchesse de Berry, conduite par le baron de Charette; Henri de France, porté par son gouverneur; et, à quelques pas, MADEMOISELLE, guidée par sa gouvernante. Ceux qui assistèrent à cette douloureuse scène avouèrent depuis que jamais le spectacle des vicissitudes humaines ne s'était déroulé d'une manière plus navrante sous leurs yeux. Les commissaires du gouvernement provisoire attendaient la famille royale à l'entrée du pont qui conduisait au paquebot. La population, qui s'était portée sur le passage du cortége, gardait un profond silence. Parmi tous ces Bourbons, il n'y avait que les deux enfants qui fussent à l'apprentissage de l'exil. C'était pour la troisième fois que le roi Charles X quittait le rivage de la France pour aller chercher un asile sur la terre étrangère, et Madame la duchesse de Berry avait connu elle-même, dans son enfance, à l'époque où son père et sa mère furent obligés de quitter le royaume de Naples pour se rendre en Sicile, la tristesse de ces départs forcés qui enlèvent les rois à leur royaume, et la patrie aux princes fugitifs. Le frère et la sœur étaient donc encore plus étonnés qu'attristés; ils échappaient à la douleur commune par l'inexpérience du premier âge qui compte les étapes de la route de l'exil par les fleurs cueillies sur les bords du chemin. D'ailleurs, alors même que la réflexion serait venue troubler un moment leur paisible indifférence, la possibilité d'un

retour de fortune dans ces longues années d'avenir qui, semblables à des horizons infinis, se déroulent à cette époque de la vie où l'on commence son pèlerinage, leur aurait bientôt rendu le courage.

OUISE DE BOURBON EN EXI

1830 — 1845

La première période de la vie de Mademoiselle est fermée. Elle laisse derrière elle les années qu'il devait lui être donné de vivre en France; ici s'ouvre pour elle l'exil.

Le *Great-Britain*, sur lequel la famille royale était montée le 26 août, l'avait conduite en Angleterre, et elle avait débarqué dans le port de *Weymouth*. Mademoiselle alla d'abord habiter avec sa famille le château de Lulworth, offert aux Bourbons par le cardinal Weld, chef d'une famille jacobite; Lulworth, situé dans le Dorsetshire, non loin de la petite ville de Wareham. Les princes exilés trouvèrent écrite sur le frontispice du château la devise de la maison de Weld qui semblait souhaiter la bienvenue à leur adversité : *Nil sine Numine* (rien n'arrive sans la volonté de la Providence). Ils n'y restèrent que jusqu'à la mi-octobre 1830. A cette époque le roi Charles X s'embarqua avec M. le duc

de Bordeaux pour l'Écosse, tandis que le Dauphin, Madame la Dauphine et MADEMOISELLE prenaient le chemin par terre. A la fin du mois d'octobre, la famille royale était établie au château d'Holyrood, dans l'ancien palais des Stuarts. Ce palais, malgré sa vaste étendue, ne pouvait contenir qu'une partie des Bourbons exilés, parce que la portion des anciens appartements restée habitable était très-restreinte. Ce ne fut que dans la façade opposée à la porte d'entrée, et qui est entièrement moderne, qu'on put trouver un logement pour Charles X et le duc de Bordeaux ; MADEMOISELLE s'établit avec la duchesse de Gontaut à droite de la porte d'entrée.

Les prospérités des Bourbons avaient été si généreuses, que leurs adversités ne pouvaient être riches. C'était dans le sein des pauvres qu'ils avaient versé leurs économies. Aussi leur établissement à Holyrood — ils n'avaient fait que camper à Lulworth — fut-il extrêmement modeste. Le roi se promenait à pied deux heures par jour et montait à cheval une ou deux fois par semaine avec Madame la Dauphine. Les magnifiques carrosses des Tuileries avaient été remplacés par une simple voiture de remise, louée au mois, et MADEMOISELLE prenait des chevaux à la demi-journée quand elle voulait sortir. La touchante amitié qui existait entre elle et son frère se fortifiait encore dans les journées solitaires de l'adversité et de l'exil. Le malheur de leur famille, en les éloignant du sol natal, les obligeait de s'appuyer l'un sur l'autre. Ils grandissaient en-

semble; leurs âmes, qui se développaient simultanément, se renvoyaient les rayons qu'elles recevaient comme deux miroirs qui n'ont jamais été ternis. Pour mieux marquer cette union, ce fut dans la vieille chapelle du château de Holyrood que les deux enfants s'agenouillèrent pour la première fois devant la table sainte : touchant spectacle que celui de ces deux innocents proscrits qui, unis dans la prière comme dans leurs études et dans leurs jeux, semblaient vouloir s'abriter à l'ombre de l'autel.

Avant la fin de l'année 1832 la famille des Bourbons quittait le palais des Stuarts et l'Écosse pour se rendre en Allemagne. L'hospitalité de l'Angleterre avait été pour elle froide et sévère. L'expédition d'Alger alors récente avait excité de vifs ressentiments dans le cabinet de Saint-James, et l'exil des Bourbons avait payé cher le service que leur puissance avait rendu à la France et à la chrétienté. C'était ce qui avait décidé le roi Charles X à accepter l'asile que l'empereur d'Autriche lui avait offert dans ses États. Mademoiselle, qui avait alors treize ans et qui étudiait l'histoire, avait déjà pu comprendre les souvenirs que les Stuarts ont laissés dans le palais d'Holyrood, successivement habité par Marie Stuart, Charles Ier et Jacques II, et dont ses grâces naïves avaient pendant deux ans égayé la morne majesté.

En quittant Holyrood, Charles X alla s'embarquer au port de Leith avec M. le Dauphin et M. le duc de Bordeaux. Quant à Madame la Dauphine et à Mademoiselle, elles pri-

rent une autre route et visitèrent Londres avant de se rendre sur le continent. La Dauphine profita du court séjour qu'elle fit à Londres pour aller s'agenouiller et prier, avec MADEMOISELLE, dans la chapelle que les Français émigrés avaient bâtie à l'époque de la première révolution en économisant sur leur misère et dans laquelle le roi Louis XVIII et la plupart des évêques de France avaient été réunis. Madame la Dauphine initiait sa nièce à la douleur, comme elle y avait été initiée elle-même par sa tante Madame Élisabeth. La jeune princesse put se souvenir, en se recueillant devant la chapelle de King-Street, que ce même autel avait reçu les vœux et les prières de M. le duc de Berry, ce père si tendre qu'elle avait si peu connu et dont les lèvres mourantes déposèrent sur son front les caresses suprêmes qu'y devait venir chercher un jour l'enfant du 29 septembre.

Je cherche à donner une idée des sentiments qui exercèrent une influence sur le cœur et sur l'esprit de MADEMOISELLE, en rappelant les divers lieux où la conduisit pendant son enfance la fortune errante de sa maison. Elle arriva à Vienne avec sa tante le 8 octobre 1832, et ce fut là qu'elle apprit — avec quelle inquiétude et quelle douleur, on peut l'imaginer — l'échec de la prise d'armes ordonnée par sa mère en Vendée, et son arrestation à Nantes. L'empereur d'Autriche avait fait mettre à la disposition du roi Charles X le château de Prague en attendant qu'il trouvât une résidence particulière. Madame la Dauphine et MADEMOISELLE y

rejoignirent le roi au commencement du mois de novembre et habitèrent le palais du Hradschin, ce géant des résidences royales qui ne renferme pas moins de quatre cents appartements et qui est assis sur les hauteurs de la ville comme un roi sur son trône. Pendant l'été, la famille de Bourbon habita Buschtirhad, triste et solitaire résidence située dans une contrée morne et désolée à cinq lieues à peu près de Prague et qui n'est guère peuplée que de mineurs.

C'est dans le château de Prague, au mois de septembre 1833, que l'on vit pour la première fois le caractère de Mademoiselle se révéler, et les progrès qu'elle avait faits dans cette éducation dominée par deux maîtres sévères, l'exil et le malheur, se manifester tout d'un coup. Il arrive quelquefois que l'on passe plusieurs jours de suite devant un arbuste en boutons sans remarquer les progrès de la végétation ; puis, dans une nuit de printemps, une pluie tiède vient à tomber, suivie d'un rayon de soleil, et, là où l'on n'avait rien vu la veille, on s'étonne de trouver une charmante fleur à demi épanouie. C'est l'image de ce qui advint pour Mademoiselle en 1833.

Pour comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire de rappeler en quelques mots la situation qui appela, à cette époque, un grand nombre de jeunes Français à Prague. Le 29 septembre 1833 marquait la treizième année de M. le duc de Bordeaux. D'après les lois de l'ancienne monarchie, c'était l'époque de sa majorité. Dans les familles restées dévouées à l'ancien droit, beaucoup de jeunes hommes, d'une opinion

ardente, surexcitée encore par l'ardeur naturelle de l'âge, avaient résolu de marquer cette date par une démarche solennelle. Ils iraient à Prague présenter à cette occasion leurs hommages à Henri de Bourbon; Chateaubriand, ce guide radieux qu'ils suivaient au milieu des ombres de la situation, comme les Israélites suivaient la colonne lumineuse destinée à les guider pendant la nuit dans le désert, avait promis de s'y trouver avec eux. Plusieurs de ceux qui entreprenaient dans cette pensée le voyage de Prague avaient combattu un an auparavant dans la Vendée quand Madame la duchesse de Berry avait levé son drapeau. Ces jeunes voyageurs devaient trouver devant eux deux genres de difficultés. Les premières venaient du gouvernement établi depuis 1830, qui cherchait à prévenir une manifestation contraire à ses intérêts. On retenait donc par tous les moyens possibles les voyageurs à la frontière. S'ils réussissaient à la franchir, ils rencontraient devant eux un autre genre d'obstacles. Le gouvernement autrichien évitait toutes les complications qui pouvaient rendre ses rapports difficiles avec le nouveau gouvernement établi en France. Il ne facilitait donc pas l'accès de Prague aux jeunes Français qui venaient faire un acte hostile à ce gouvernement. Enfin, le roi Charles X, quoique touché au fond de cette manifestation, ne voyait pas sans quelque appréhension arriver à Prague ces visiteurs, dont la première qualité était le courage, et la dernière la prudence, ce qui n'avait rien d'étonnant si l'on considérait leur âge. Sans doute il n'avait ni l'espoir,

et, pourquoi ne le dirai-je pas? ni le désir de remonter sur le trône; mais il craignait que la démarche faite auprès de M. le duc de Bordeaux ne rendît son éducation plus difficile, en déplaçant l'autorité dans sa famille, et ne permît, un peu plus tard, à des esprits aventureux, d'abuser de son nom pour tenter des entreprises téméraires qui ne seraient justifiées ni par l'intérêt de sa cause ni par celui de la France. Ces explications, si sommaires qu'elles soient, suffiront pour faire comprendre que les jeunes voyageurs venus à Prague pour la manifestation du 29 septembre 1833 y arrivèrent presque tous mécontents. Les obstacles qu'ils avaient rencontrés en France, puis hors de France, les observations mêmes qu'on leur faisait à Prague, la prudence qu'on leur recommandait, l'insistance qu'ils étaient obligés de mettre pour qu'on laissât se produire la manifestation qu'ils étaient venus faire de si loin, toutes ces circonstances réunies contribuaient à faire naître dans leur esprit une vive irritation.

Si quelqu'un contribua à conjurer cette situation difficile, ce fut Mademoiselle. Tous ceux qui firent à cette époque le voyage de Prague ont conservé d'elle un impérissable souvenir. La veille, elle était encore une enfant de quatorze ans, ignorée des autres et s'ignorant elle-même. A partir du jour de l'arrivée des Français elle fut princesse. La tendre affection que lui portaient son grand-père, le roi Charles X, et son oncle, M. le Dauphin, facilita son rôle. Elle mit entre la réception un peu froide qui atten-

dait les jeunes Français, et les germes de mécontentement qu'ils apportaient déjà avec eux, le charme de son sourire, les prévenances cordiales de ses paroles et les bonnes grâces de son accueil. Son amour pour son frère et sa reconnaissance pour les Français la rendirent politique. On sortait de chez le vieux roi ému et pensif comme lorsqu'on vient de visiter une noble et grande ruine; mais on se sentait renaître à la vie et à l'espoir auprès de MADEMOISELLE et de son frère. Elle était si charmante et si vive, la petite princesse, comme l'appelaient les pèlerins de Prague quand ils nous racontèrent leur voyage à leur retour; elle avait l'esprit et le cœur si ouverts, la parole si prompte et si française; ses quatorze ans rayonnaient de tant de grâces ingénues et piquantes, de tant d'intelligence; elle savait si bien faire les honneurs de l'exil, parler si à propos de sa mère dont elle redisait le courage, de son frère qu'elle aimait d'une amitié si tendre et dont elle exprimait les sentiments avec tant de chaleur; elle était si déterminée à plaire à tous ces Français venus de si loin, qu'elle plaisait à tous.

Une de ses paroles calmait un mécontement prêt à naître; un doux sourire fermait une de ces blessures de cœur qui font tant de mal, car le dévouement et la fidélité ont leurs susceptibilités comme tous les amours. La princesse avait le secret de ces riens charmants qui sont sans prix quand ils viennent des princes, de ces prévenances qui partent du cœur et qui vont au cœur. C'était son goûter gaiement partagé avec un des voyageurs qui, attendant depuis longtemps son

tour d'audience au Buschtirhad, n'avait pas mangé depuis le matin ; c'était sa promenade contremandée quand elle avait chez elle quelques-uns de ses amis de France, ou l'ordre donné d'arrêter sa voiture quand elle apercevait des Français sous cette longue avenue de pommiers, sorte d'allée normande transplantée en Allemagne et qui conduisait de Prague au Buschtirhad, et une demi-heure de familière causerie dans un des champs qui bordent la route ; c'étaient les noms de ceux qui avaient souffert pour la cause des Bourbons répétés avec cet accent qui paye mieux les services que toutes les récompenses, car en France on aime mieux être apprécié que rémunéré. Quand le moment du départ fut arrivé, MADEMOISELLE donna aux jeunes voyageurs, en leur disant une dernière fois adieu, la devise que la plupart firent graver sur leur cachet, *speramus* (espérons) ; et, comme elle avait distribué tout ce dont elle pouvait disposer afin que chacun emportât d'elle un souvenir, et qu'on lui parlait de pauvres prisonniers vendéens, elle saisit vivement un des colliers de son modeste écrin pour être vendu à leur profit. Les pèlerins de Prague l'achetèrent aussitôt et se le divisèrent en grains : chacun voulait avoir part à cette précieuse dépouille.

Nous nous souvenons qu'à leur retour de Prague les jeunes voyageurs racontaient de touchantes légendes de charité, dans lesquelles éclatait la bonté de MADEMOISELLE. En voici une dont le récit est resté gravé dans notre mémoire : « Dans une de ses promenades du matin avec ma-

demoiselle le Vachon, sa sous-gouvernante, à la fin de l'été de 1833; elle rencontra un assez grand nombre de paysans qui portaient un brancard.—« Qu'y a-t-il donc ?— « Une vieille et respectable femme, la centenaire de la « contrée, qui vient de se casser la jambe; » ainsi disent ceux qui entourent le brancard, et leurs rangs s'ouvrent pour laisser arriver le beau printemps venu du tant beau pays de France, vers la pauvre infirme chargée du poids de cent sept hivers. De consolantes paroles murmurées en allemand par Mademoiselle, à demi penchée sur le lit de douleur, tombent comme une douce rosée sur celle qui souffre, et puis la jeune princesse s'envole, légère comme les abeilles, en criant : « Monsieur Bougon ! Monsieur Bougon ! » Allez où Louise de France vous appelle, Monsieur Bougon, fidèle serviteur qui, depuis la nuit du 13 février, êtes uni aux Bourbons par des liens indissolubles; là où sa voix vous mande, il y a du bien à faire, et, quand cette blanche main vous fait signe de loin, c'est qu'il y a une souffrance à soulager, une blessure à guérir. Pendant que M. Bougon court aussi vite qu'il peut courir, Louise de Bourbon court aussi. Ce n'est pas tout que les soins d'un médecin, il faut un lit à la centenaire. Mademoiselle, avec sa promptitude de résolution, n'est pas embarrassée pour si peu, elle court à son lit, en ôte un matelas, et tout en courant, met de moitié dans sa bonne action son frère, qui apporte aussi son matelas pour que le lit soit complet. Comme les voilà heureux, les deux enfants ! Les voyez-vous tout rouges de fatigue, mais plus encore de

bonheur, porter leur fardeau à la centenaire! Le roi Charles X, qui d'une fenêtre du château voit tout ce remue-ménage, demande en souriant quelle nouvelle idée a passé par la tête de ses enfants, et, quand on lui a redit cette touchante aventure, deux larmes, mais des larmes bien douces, tombent de ses yeux en emportant avec elles toute l'amertume des larmes de l'exil, et il remercie Dieu, dans son âme, de ce que ses enfants ont recueilli la meilleure part de l'héritage de saint Louis : ses vertus. »

Telles étaient les légendes que les voyageurs français apportaient de Prague, et l'on comprend qu'elles attachaient une auréole au front de la princesse. Si jeune qu'elle fût, elle avait dès lors cette faculté que nous trouverons plus tard développée en elle et portée à sa suprême puissance, la faculté de s'inspirer des situations. Elle s'élevait avec elles, et redescendait sans effort quand elles descendaient; toujours simple, naturelle, primesautière, réussissant par l'à-propos et la spontanéité là où d'autres auraient échoué avec des calculs.

M. de Chateaubriand, qui était arrivé à Prague le 30 septembre 1833, fut frappé de l'aspect de Mademoiselle. « Dans le refuge de Charles X, j'avais rencontré le frère et la sœur, écrivait-il à son retour; ils avaient l'air de deux petites gazelles cachées parmi les ruines. Pour trouver ces deux aimables enfants, le pèlerin de la terre sainte avait heurté avec son bâton et ses sandales poudreuses à la porte de l'étranger; Blondel chanta en vain au pied de la tour d'Autriche; il ne

put rouvrir aux exilés le chemin de la patrie.... Toute la personne de Mademoiselle est un mélange de l'enfant, de la jeune fille et de la princesse ; elle regarde, baisse les yeux, sourit avec une coquetterie naïve; on ne sait si on doit lui dire des contes de fées ou lui parler avec respect, comme à une reine. »

Ce grand peintre avait parfaitement saisi le caractère de la physionomie de Louise de Bourbon. C'était un mélange de sérieux et de gaieté, d'élévation et de simplicité naïve. Selon l'heure et la circonstance, on pouvait lui dire des contes de fées, ou lui parler comme à une reine.

Après la courte échappée qui s'était ouverte le 29 septembre 1833 pour Mademoiselle, l'ombre et le silence redescendent sur elle, et son éducation continue. Pendant les douze années qui s'écoulent jusqu'à son mariage, sa vie se confond avec celle de sa famille. Le roi Charles X resta à Prague pendant trois ans, de 1833 à 1836; un peu avant cette dernière époque, craignant d'abuser de l'hospitalité temporaire que lui avait offerte l'empereur d'Autriche au Hradschin, et surtout de gêner les préparatifs du couronnement de l'empereur Ferdinand Ier, appelé au trône par la mort de François II, il loua au comte de Coronini le château de Graffenberg, situé à l'une des extrémités de la ville de Goritz sur le terrain élevé qui la domine. Le roi devait habiter avec son petit-fils ce château bâti dans une contrée intermédiaire qui tient en même temps à l'Allemagne et à l'Italie; le Dauphin, la Dauphine et

MADEMOISELLE devaient résider dans l'hôtel du comte de Strasoldo, après quelques semaines de séjour aux eaux de Carlsbadt et de Tœplitz. Quand il fallut quitter les appartements du Hradschin qui ont vue sur la Moldau, le pont chargé de statues qui joint les deux rives, Prague avec ses dômes, ses tours, ses flèches gothiques et tous ces vieux monuments qui font ressortir, par un contraste plein de riches harmonies, la végétation vigoureuse de la hauteur crénelée du Laurenzberg, le vieux roi s'arrêta comme pour faire ses adieux à cette magnifique perspective dans les profondeurs de laquelle ses regards s'étaient si souvent promenés : «Voilà, dit-il, une des plus belles situations que j'aie jamais vues ; ce spectacle était pour moi une véritable jouissance ; nous quittons ce château sans bien savoir où nous allons, comme les patriarches qui ignoraient où ils planteraient leurs tentes. Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! »

Après tant d'épreuves et des destinées ballottées de contrées en contrées, Charles X en était venu à regretter la stabilité dans l'exil.

Une maladie de Madame la Dauphine, une crise dangereuse qui mit en danger la vie du duc de Bordeaux, le choléra, qui à cette époque régnait en Autriche, avaient assombri les idées du roi, déjà attristé par son départ. Lorsqu'à Lintz, où la famille royale fit un court séjour avant de se rendre à Goritz, MADEMOISELLE vint exprimer à son grand-père les vœux qu'elle formait pour lui à l'occasion de sa soixante-dix-neuvième année qui achevait son cours, le roi,

qui lui avait toujours montré la plus tendre affection, lui dit avec un mélancolique sourire : « Mon enfant, le ciel m'accorde de commencer avec vous cette quatre-vingtième année, il est probable qu'elle ne se terminera pas de même. » Une larme vint mouiller les yeux de la jeune princesse, qui feignit de n'avoir pas compris le sens que son grand-père, toujours si bon et si affectueux pour elle, attachait à ses paroles. C'était un pressentiment.

Dans l'hiver de la même année 1836, au mois de novembre, le roi Charles X mourait d'une attaque de choléra à Goritz. Le médecin, qui croyait la maladie contagieuse, demanda qu'on éloignât le duc de Bordeaux et Mademoiselle. Le frère et la sœur déclarèrent qu'aucune considération ne les empêcherait de demeurer jusqu'au dernier instant auprès de leur aïeul. Le roi les embrassa avec tendresse et étendit la main sur leur tête : « Que Dieu vous protége, mes enfants, leur dit-il d'une voix éteinte qui s'échappait avec effort de sa bouche... Marchez devant lui dans les voies de la justice... Ne m'oubliez pas... Priez quelquefois pour moi. »

Le duc d'Angoulême, qui avait pris le titre de comte de Marnes en souvenir du village de ce nom, situé près de Ville-d'Avray et où Madame la Dauphine possédait une résidence qu'elle avait particulièrement aimée, devenait le chef de la famille. Il avait fait, dans la nuit du 13 février 1820, une promesse à son frère mourant : c'était d'être le protecteur de la fille que le duc de Berry laissait

orpheline, et de l'enfant qui n'était pas encore né; cette promesse fut fidèlement tenue. MADEMOISELLE demeura donc auprès de son oncle et de sa tante.

Tandis que le comte de Chambord, — donnons-lui le titre qu'il portait en exil,— voyageait en Allemagne et en Italie, observant la condition morale et intellectuelle des peuples, et visitant la France sur les champs de bataille où ses victoires ont laissé d'impérissables souvenirs, sa sœur menait la vie recueillie et sévère de l'exil. Ses seules joies étaient les lettres intéressantes et affectueuses qui lui venaient du jeune voyageur, la correspondance qu'elle entretenait avec lui, les marques de sympathies dont le prince était l'objet et qu'il aimait à redire à la compagne de son enfance. Ajoutez à cela la visite de quelques familles françaises qui n'avaient pas désappris le chemin de l'exil, et de courts séjours dans des villes d'eaux comme à Carlsbadt, où Madame la comtesse de Marnes allait chercher un soulagement à ses souffrances, et vous connaîtrez toutes les distractions de la jeune princesse. Elle dut à cette vie une éducation plus forte qu'on ne la donne ordinairement aux femmes de notre temps. Le roi Charles X avait légué à son fils, M. le comte de Marnes, un homme d'un dévouement à toute épreuve dont les connaissances étaient presque universelles : on a dit de M. de Montbel que sa conversation était un répertoire, et sa tête une bibliothèque. MADEMOISELLE puisa à pleines mains dans ce répertoire et dans cette bibliothèque ; avec les dispositions qu'elle avait

à tout apprendre, et celles que M. de Montbel avait à tout enseigner, on peut se faire une idée du degré où elle poussa son instruction.

En 1834, le roi Charles X avait appelé auprès de la jeune princesse une personne qui réunissait à toutes les qualités d'un esprit élevé celles d'un grand cœur. Quoique Mme la marquise de Nicolay eût huit enfants, elle n'avait pas hésité à quitter sa famille, du consentement de son mari, aussi dévoué qu'elle, pour se rendre à l'appel du roi. Ce fut cette noble dame qui forma le cœur et l'esprit de Mademoiselle, sur l'éducation de laquelle le roi et la Dauphine lui avaient donné une autorité sans restriction. Mme de Nicolay était la sœur de M. le duc de Levis, cet homme digne de tant de regret, qui vint peu de temps après remplir la même mission de dévouement désintéressé auprès de M. le comte de Chambord. « Touchante émulation du frère et de la sœur, » a dit très-bien M. Laurentie. Lorsqu'en 1848 Mme de Nicolay mourut, M. le comte de Chambord écrivait ces lignes qui sont son plus bel éloge : « Douée d'une douceur admirable, d'une grande élévation d'âme, d'une piété profonde, Mme de Nicolay était en outre comme son mari et son frère, un parfait modèle de dévouement et de fidélité, et on peut dire que ma sœur avait trouvé en elle une seconde mère. »

Sous cette excellente direction qui se prolongea de 1834 jusqu'en 1845, Mademoiselle ne cessa de croître en vertus, en grâce et en intelligence. Elle apprit admirablement l'his-

toire; elle la savait comme bien peu d'hommes la savent. Elle parlait avec la même facilité le français, l'allemand, l'anglais, l'italien, et plus tard elle voulut parler l'espagnol. Elle avait étudié aussi par principes le latin, comme on l'apprit plus tard, un jour qu'elle assistait aux leçons du jeune duc de Parme, car elle cachait son savoir avec autant de soin que d'autres en mettent à le montrer; et la profondeur de son instruction n'avait altéré en rien chez elle les grâces et la modestie de la femme. Le dessin où elle excellait par l'originalité et la sûreté de son crayon, la musique qu'elle aimait et qu'elle sentait profondément, sans être musicienne elle-même, la reposaient de travaux plus sérieux. Elle occupait ainsi les heures longues et solitaires qui se succèdent lentement dans la vie d'exil. Aucune étude ne l'effrayait; un jour quelqu'un lui demandait comment elle avait pu apprendre le latin qui exige dix ans d'études dans les colléges, elle répondit : « Si je ne m'étais pas mariée, j'allais entamer le grec. »

Pendant toute cette période, il n'y eut pas d'autre événement dans la vie de Mademoiselle que ceux qui affligèrent ou ceux, bien moins nombreux, qui réjouirent sa famille. Au nombre des premiers il faut placer l'accident qui inspira des craintes si vives pour la vie de son frère.

Le 28 juillet 1841 le prince était sorti de Kirchberg à cheval avec MM. de Locmaria et de Foresta pour se rendre à Schrems; il montait un cheval jeune, vif et ardent. A une assez grande distance du château, dans un chemin

creux et étroit, il rencontra, entre deux et trois heures de l'après-midi, une de ces charrettes couvertes d'une gâche blanche qui sont communes dans le pays. Le cheval, inquiet, chercha à se défendre et commença à se refuser à son cavalier ; quelqu'un de la suite du prince voulut passer devant pour rassurer le cheval, mais le comte de Chambord fit signe qu'il allait le réduire ; il lui mit les éperons dans le ventre. Alors l'animal, hors de lui-même, se dressa droit sur ses pieds de derrière, et se renversa en arrière sur son cavalier qui n'avait perdu ni la selle ni les étriers. Une chute de ce genre est presque toujours mortelle. Le prince était étendu en arrière et le cheval pesait de tout son poids sur sa cuisse ; il réussit à l'atteindre avec un de ses bras resté libre, et il le frappa pour le faire relever. L'animal, après quelques violents efforts qui firent cruellement souffrir le prince, dont le corps lui servait de point d'appui, se remit sur ses pieds. Le comte de Chambord dit alors : « Il faut aller chercher une voiture, car je sens que j'ai la cuisse cassée. » Ayant en même temps jeté les yeux sur M. de Foresta qui, comme tous les témoins de cette scène, présentait sur ses traits l'expression d'une douloureuse anxiété, il lui recommanda de ne pas porter à Kirchberg ce front pâle et ce visage défait qui effrayeraient sa tante et sa sœur.

On comprend, en effet, quelles furent les angoisses du comte et de la comtesse de Marnes et de Mademoiselle quand ils virent arriver, après une attente de quatre heures, la voiture qui ramenait à pas lents le prince blessé.

Ces angoisses se prolongèrent pendant tout le temps que durèrent les inquiétudes des médecins. MADEMOISELLE passa de longues heures auprès du lit de son frère. Ceux qui ont la touchante dévotion de l'ange gardien ont dit souvent que, lorsqu'ils étaient en bas âge, ils voyaient apparaître ce fidèle compagnon dans leurs rêves sous les traits d'un enfant d'une beauté si éclatante que leurs yeux en étaient charmés. Louise, ce doux ange gardien placé par le ciel auprès de Henri de Bourbon, avait grandi auprès de son frère, enfant près de l'enfant, jeune fille près du jeune homme. Pendant les longues heures de la convalescence, elle demeurait assise au chevet de ce frère bien-aimé dont les regards, se reposant sur le front de sa sœur, y trouvaient le courage contre la souffrance, et la patience contre la longueur du mal. C'était un charmant tableau que le frère soutenu par la sœur, l'orphelin par l'orpheline ; il semblait qu'on voyait la souffrance gardée par la prière, et l'espoir souriant à la patience avec ce regard d'une ineffable pitié et d'une pieuse tendresse que les anges doivent attacher sur leurs frères mortels désignés à leur amour par la céleste charité.

Il était dans la destinée de MADEMOISELLE d'assister à toutes les épreuves de sa famille, pendant le séjour qu'elle fit à Goritz, à Kirchberg, et dans tous les lieux qu'elle habita. Elle savait comprendre toutes les douleurs, et, dans une occasion où la famille d'Orléans fut cruellement frappée, lorsque le 13 juillet 1842 le fils aîné et l'héritier

présomptif de Louis-Philippe se brisa la tête sur le chemin de la Révolte en sautant du marchepied de sa voiture emportée par des chevaux fougueux, on vit dans la chapelle de Kirchberg le fils de Charles X, la fille de Louis XVI et la fille du duc de Berry s'approcher de la table sainte afin de rendre plus puissante la prière qu'ils adressaient à Dieu pour qu'il voulût bien recevoir dans sa miséricorde l'âme du jeune duc d'Orléans.

Deux années après, au commencement du mois de juin 1844, quelques semaines seulement après le retour du comte de Chambord dont le voyage à Londres avait été un sujet de joie pour le cœur de Mademoiselle, nous la retrouvons avec son frère auprès du lit de mort de son oncle bien-aimé le fils de Charles X. Dès le mois de février précédent, le prince, qui sentait sa fin venir, avait voulu recevoir les derniers sacrements. Il fit signe à son neveu et à sa nièce d'approcher de son lit : « Mes enfants, leur dit-il, mon heure est venue. Je suis désormais inutile sur la terre. J'avais promis à votre père expirant de le remplacer auprès de vous, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour accomplir ma promesse. Vous savez combien je vous aime, combien j'ai désiré que vous fussiez bons et purs. Dieu m'a exaucé dans le plus ardent de mes vœux. Le bonheur dépend ici bas de sa providence ; il le distribue à qui il lui plaît ; il vous protégera ; déjà il vous a accordé l'intelligence, la raison et l'amour du bien. Désormais vous n'avez plus besoin de guide, mes devoirs sont accomplis. Je dé-

sire que Dieu appelle à lui mon âme dans sa miséricorde. »

Ainsi parla le fils de Charles X. Le jeune prince et la jeune princesse lui répondaient par leurs larmes et par des paroles entrecoupées dans lesquelles venaient s'exprimer leurs justes sentiments de reconnaissance, de respect et d'affection.

Ce fut après la mort du comte de Marnes que la famille de Bourbon quitta Kirchberg pour aller habiter le château de Frohsdorff, situé à quinze lieues environ de Vienne à peu de distance des frontières de la Hongrie, et qu'elle devait bientôt acquérir. Quand on apprit en France la mort de M. le Dauphin, il y eut un mouvement marqué d'intérêt ; la Chambre même eut à délibérer sur une pétition qui demandait que les portes de la France fussent ouvertes à Madame la Dauphine et à Mademoiselle. Sur le rapport de M. Crémieux, la Chambre renvoya la pétition au ministre de l'intérieur. En sortant de la séance, le rapporteur fut interpellé par plusieurs membres, qui lui dirent : « Que voulez-vous donc, Monsieur ? — Je veux, répondit celui-ci, que lorsque la fille de Louis XVI et la fille du duc de Berry paraîtront dans nos murs, nous marchions tous devant elles chapeau bas, pour apprendre à tous le respect que l'on doit à l'innocence et à la vertu unie au malheur. Je veux que la fille de Louis XVI jouisse de la seule consolation que la France puisse lui donner, celle d'entendre la messe tous les jours dans la chapelle de la rue d'Anjou. » La chose n'eut pas de suite. Mademoiselle n'habita qu'une

année le château de Frohsdorff, qui présente au dehors un aspect froid et sévère, mais dont la façade intérieure plus élégante et plus ornée donne sur un beau jardin où des arbres séculaires encadrent un vaste parterre : ce parterre occupa les loisirs de la princesse, et elle se plut à y cultiver des fleurs. Dans le courant de l'année 1845, on apprit que le prince régnant de Lucques demandait pour son fils le prince héréditaire la main de MADEMOISELLE. Par cette union, les fleurs de lis de France s'alliaient aux fleurs de lis d'Espagne. La famille ducale de Lucques, en effet, est un des rameaux de la race de Louis XIV auquel elle vient se rattacher par le grand Dauphin Louis Ier, qui fut à la fois père de Louis II duc de Bourgogne, dont la postérité était destinée à régner sur la France, et de Philippe duc d'Anjou, qui, appelé de l'autre côté des Pyrénées par le testament de Charles II, devint sous le nom de Philippe V la tige des Bourbons d'Espagne. De sorte que, tandis que MADEMOISELLE descendait du grand Dauphin et de Louis XIV par Mgr le duc de Berry, son père, fils du roi Charles X, qui eut lui-même pour père Louis III Dauphin de France et fils de Louis XV, dont le père était ce duc de Bourgogne, fils de Louis Ier, grand Dauphin de France, qui eut pour père le grand roi ; Mgr le prince héréditaire de Lucques sortait de la même tige par son père le duc régnant, infant d'Espagne et fils de Charles IV, qui lui-même eut pour père Charles III, fils de Philippe V, duc d'Anjou, dont le père était le grand Dauphin Louis Ier, fils de Louis XIV.

III

MARIAGE DE LOUISE DE BOURBON, D'ABORD DUCHESSE DE LUCQUES, PUIS DUCHESSE DE PARME

1845 — 1854

Ce fut le 10 novembre 1845 que le mariage fut célébré. « Dans la matinée du 10 novembre, lit-on dans une lettre écrite à cette époque, M. le duc de Blacas, madame la comtesse de Choiseul et madame la princesse de Lucinge étaient au bas du grand escalier de Frohsdorff pour recevoir, au nom de Marie-Thérèse et de Madame, duchesse de Berry, les augustes personnages qui venaient joindre leurs prières à celles de la famille royale pour obtenir du ciel le bonheur des deux illustres époux. La famille impériale ayant été conduite aux appartements préparés pour elle, Marie-Thérèse, Madame, duchesse de Berry, les deux impératrices, les archiduchesses et les dames de leurs maisons sont allées chercher Mademoiselle dans son appartement et l'ont conduite belle, ravissante et somptueusement parée au salon où l'attendaient M. le comte de Chambord, M. le duc de Luc-

ques et son fils le prince héréditaire, LL. AA. II. l'archiduc François, l'archiduc Louis, l'archiduc Charles et le second fils de M. le duc de Modène. A onze heures, le cortége s'est rendu à la chapelle du château; M. le comte de Chambord marchait le premier, conduisant à l'autel la princesse sa sœur. Une indicible expression de bonheur éclatait sur son visage. Les deux fiancés vinrent s'agenouiller au milieu des lumières et des fleurs au centre de la chapelle où l'archevêque de Vienne, entouré de son clergé, les attendait.... L'émotion de tous les assistants fut profonde lorsqu'on vit MADEMOISELLE, avant de prononcer les paroles qui lient devant Dieu et devant les hommes, se lever de son prie-Dieu, et, avec la grâce qui se mêle à tous ses mouvements, s'incliner profondément devant M. le comte de Chambord, puis devant Marie-Thérèse et devant Madame, duchesse de Berry... »

Nous trouvons je ne sais quelle amère satisfaction à nous attarder au milieu de ces souvenirs de joie qui contrastent si profondément avec la pensée de notre deuil actuel. La nouvelle princesse de Lucques avait trouvé un moyen digne de son cœur de faire part de son mariage à la France, sa patrie: le 9 novembre 1845, veille du jour où ce mariage devait être célébré à Frohsdorff, chacun des curés des douze paroisses principales de Paris reçut la lettre suivante : « Monsieur le curé, S. A. R. MADEMOISELLE, qui sera demain Madame la princesse de Lucques, a voulu que, le jour où son union sera consacrée, les prières des pauvres se joignissent aux siennes devant le trône de Dieu. Elle a désiré qu'un se-

cours envoyé en son nom adoucît quelques-unes des misères que l'approche de la mauvaise saison va rendre plus douloureuses. J'ai donc l'honneur de vous adresser, pour remplir les intentions de S. A. R., la somme de mille francs qu'elle vous prie de distribuer aux pauvres de votre paroisse. MADEMOISELLE désirerait que les sœurs de Saint-Vincent de Paul pussent être appelées à distribuer cette aumône. »

C'est ainsi que la petite-fille de saint Louis chargeait la charité de porter le billet de faire part de son mariage aux mansardes et aux greniers de la ville de Paris qui l'avait vue naître.

Pendant les années qui suivirent, nous n'avons rien à dire de Madame la duchesse de Parme. Elle est femme, elle devient mère, elle remplit ses devoirs de femme et de mère comme elle a rempli tous ses devoirs. Un des traits de son caractère, je l'ai déjà dit, c'est d'être toujours au niveau des circonstances quelles qu'elles soient, de rester dans la modestie de la vie privée quand rien ne l'oblige à en sortir, de se trouver à la hauteur de la vie publique quand de nouveaux devoirs s'imposent à elle ; en un mot, de n'empiéter jamais sur la tâche de personne, et de toujours remplir la sienne. Par un droit de réversibilité consigné dans les traités de 1815, la maison ducale de Lucques se trouva appelée, dès 1847, à régner sur le duché de Parme, et en 1849, le père de l'infant Charles de Bourbon ayant abdiqué à la suite du mouvement qui, en 1848, l'avait obligé de sortir du duché,

l'infant Charles de Bourbon prit les rênes du gouvernement.

En 1846, un an après son mariage, Madame la duchesse de Parme avait éprouvé une grande joie par suite du mariage de son frère, M. le comte de Chambord, avec Marie-Thérèse d'Este, de Modène, princesse accomplie qui devait devenir pour elle la meilleure des sœurs. A la fin de 1851, il y eut un grand deuil dans la vie de Madame la duchesse de Parme. Sa tante, la fille de Louis XVI, près de laquelle s'étaient écoulées son enfance et la première partie de sa jeunesse, mourut à Frohsdorff. On trouva dans le testament de cette princesse si grande et si éprouvée les lignes suivantes, qui unissaient encore une fois dans une commune bénédiction le comte de Chambord et la duchesse de Parme, que la mort de leur auguste tante trouva unis dans le même deuil : « Ayant toujours considéré mon neveu Henri et ma nièce Louise comme mes enfants, je leur donne ma bénédiction maternelle. Je prie Dieu de répandre ses bénédictions sur la France, que j'ai toujours aimée, même au milieu de mes plus amères afflictions. »

IV

LA DUCHESSE DE PARME RÉGENTE

1854 — 1859

Jusqu'au 26 mars 1854, la nouvelle duchesse de Parme resta complétement étrangère aux affaires. Ce jour-là, on rapporta au palais le duc qu'un assassin venait de frapper mortellement d'un coup de stylet. Louise de Bourbon, l'âme déchirée par cet affreux événement, entoura son mari mourant des soins les plus affectueux et les plus empressés. C'était une épouse dévouée, mais c'était aussi une épouse chrétienne. Le duc se faisait illusion sur son état, elle l'avertit avec une fermeté pleine de tendresse que c'était dans l'éternité qu'elle irait avec lui chercher le bonheur qu'il lui promettait sur la terre. Elle lui amena ses quatre enfants, le prince Robert, la princesse Marguerite, la princesse Alix et le comte de Bardi. Le prince bénit ses enfants agenouillés autour de son lit, remercia sa femme du bonheur qu'elle lui avait donné, demanda un confesseur et mourut en chrétien.

C'est ainsi que la duchesse de Parme resta veuve à l'âge de trente-quatre ans par un coup de poignard, comme elle était restée orpheline en bas âge par le coup de couteau de Louvel. Elle demeura pendant quelques minutes agenouillée près du lit de mort de son mari en priant avec ferveur; puis, se relevant avec le sentiment de ses nouveaux devoirs et la résolution de les remplir, elle prit son fils aîné par la main, et, entrant dans la salle où délibéraient les ministres qui lui proposaient de continuer leurs services, elle leur dit en leur montrant son fils : « Voici votre duc, je suis régente, vous pouvez vous retirer. Il sera pourvu à votre remplacement. » En inaugurant sa régence par cet acte de vigueur, la duchesse de Parme répondait au cri de la conscience publique qui demandait ce changement d'administration. Tant qu'elle n'avait pas été appelée à se prononcer, elle avait assisté à ce qui se faisait comme un simple témoin, mais comme un témoin intelligent. La responsabilité lui venait avec la puissance; elle agissait sans tarder une minute. Tout son caractère est là : la spontanéité unie à la décision et à l'à-propos.

Je ne veux ni ne puis entrer ici dans le détail de sa régence; ce récit a été fait et bien fait [1], je n'entreprendrai pas de le recommencer. Je veux seulement résumer les événements en quelques mots. Le ministère que Madame la duchesse de Parme venait de renvoyer avait donné de justes sujets de

[1] Voir *Madame la duchesse de Parme devant l'Europe*, par Henri de Riancey. J'ai beaucoup puisé dans cet excellent écrit.

plaintes. Elle remplaça les hommes dont il se composait par des ministres intègres, intelligents, environnés de l'estime publique. Elle supprima les dépenses inutiles, et réduisit les services de la cour à une noble simplicité. La première de toutes ses démarches fut d'écrire au pape Pie IX pour mettre un terme à l'ancienne et regrettable dissidence qui existait entre le gouvernement ducal et le saint-siége.

Voici cette lettre, qui sera l'éternel honneur de la princesse :

Très-Saint-Père,

Dans le moment le plus douloureux et le plus solennel de ma vie, je viens demander à Votre Sainteté sa bénédiction pour l'enfant qu'un crime affreux vient de charger du poids d'une couronne, et pour moi-même, que la divine Providence a chargée de l'importante mission d'en ôter les épines.

J'ai besoin de la spéciale bénédiction du Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans un semblable moment.

La miséricorde infinie de Dieu m'a accordé dans ma profonde affliction une immense consolation par le courage tout chrétien et la piété résignée avec laquelle celui que je pleure a rendu son âme à son Créateur, bénissant la divine volonté et mettant toute sa confiance dans la croix de Notre-Seigneur.

J'ai maintenant, et dès le premier instant de mon administration, à m'adresser à Votre Sainteté pour lui demander de jeter le regard sur ce troupeau sans pasteur. Ce sont aussi mes enfants. Il faut à Parme un évêque énergique et éclairé ; je prie en ce moment Votre Sainteté de nous le choisir et de nous l'envoyer elle-même ; je sais qu'il avait été question de proposer un respectable ecclésiastique allemand, mais il nous faut un évêque italien et qu'il nous vienne de votre main même.

Je dois encore parler du concordat pour lequel j'ai hâte d'envoyer M. Marzolini à Rome. Je suis empressée de montrer mon

fidèle attachement et ma soumission à la sainte Église catholique romaine, et d'attirer ainsi sur mon Robert les bénédictions de Dieu. Je compte sur la générosité éclairée et paternelle de Votre Sainteté pour faciliter dans ce concordat les questions avec le domaine de l'État. Je ne reculerai devant aucun sacrifice pour sortir des embarras financiers actuels; l'Église, qui est notre mère, viendra aussi à notre aide, et mon respect scrupuleux pour ses droits sacrés ne sera pas, je l'espère, un motif pour nous refuser des demandes justifiées par les circonstances.

J'aurais à remercier Votre Sainteté pour les paroles trop flatteuses que Mgr Massoni m'a transmises de sa part. Sa paternelle approbation est le plus grand encouragement pour moi. Je prie Dieu de la mériter.

Je demande encore à Votre Sainteté la bénédiction pour mon fils Robert et pour mes trois autres enfants, et je la lui demande pour moi aussi, afin que je n'agisse jamais que pour la gloire de Dieu. Je lui demande enfin une prière pour cette âme si chère, qui a quitté ce monde avec un repentir et une foi digne d'un fils de saint Louis.

Je suis avec la plus entière soumission
De Votre Sainteté
La très-affectionnée et soumise fille

LOUISE.

Parme, 29 mars 1854.

Cet appel fut entendu. Un évêque allemand était sur le point d'être nommé, le Pape nomma un évêque italien, et devant la noble et filiale démarche de la princesse toutes les difficultés s'aplanirent.

Elle s'occupa aussitôt d'apporter dans toutes les parties de l'administration, non toutes les réformes qu'elle eût désiré réaliser, mais toutes les réformes possibles. Elle introduisit dans le régime hypothécaire des améliorations que

l'on poursuit encore chez nous, supprima le droit d'aubaine, marqua d'une manière plus précise la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire, diminua les frais et les longueurs de la procédure, rendit plus simple et plus rapide l'expédition des affaires.

Deux fois par semaine elle donnait audience et admettait les plus humbles de ses sujets en sa présence, écoutant leurs plaintes et leurs réclamations comme une mère écoute celles de ses enfants. Elle augmenta dans des proportions considérables la liberté communale, qui est le point de départ de toute liberté, et rendit aux populations le droit d'indiquer les trois candidats parmi lesquels le gouvernement devait prendre le podestat de Parme, dont les fonctions équivalent à celles de maire. La ligue douanière conclue avec l'Autriche et avec le duché de Modène lui ayant paru contraire à l'industrie parmesane, elle la rompit, malgré les inconvénients qu'il pouvait y avoir pour elle à mécontenter une grande puissance comme l'Autriche, et une puissance si voisine de son petit État. Pendant les courtes années de sa régence, elle se trouva en face de trois fléaux : le choléra, les inondations, la disette; elle sut pourvoir à tout par sa vigilance, son courage, ses bonnes mesures administratives et sa générosité sans égale. Elle donna à l'armée un supplément de solde, aux agents des services publics une augmentation de traitement, aux pauvres des campagnes et des villes des secours abondants et du travail. Pour les pauvres des villes elle fit quelque chose de plus

encore : elle entreprit la destruction des logements insalubres; mais, avec une prévoyance digne d'être imitée, avant de démolir un quartier malsain, elle eut soin de faire construire un nouveau quartier dans d'excellentes conditions de salubrité, en appropriant toutes les constructions aux besoins des classes ouvrières.

Le théâtre sur lequel la Providence lui avait donné d'exercer son intelligence était bien petit sans doute, mais son intelligence fut grande, et son cœur plus grand encore. Elle toucha à tout : à l'université, pour donner une impulsion nouvelle aux études; à l'éducation primaire comme à l'éducation secondaire, pour la favoriser; aux arts, pour les protéger. Par l'introduction des caisses d'épargne, elle favorisait l'économie et le bien-être dans les classes ouvrières. Elle mit à la tête des œuvres en faveur des orphelins ses enfants qui, si jeunes, hélas! devaient rester orphelins eux-mêmes. Au milieu de toutes les préoccupations et de tous les soins, elle n'oubliait pas sa terre natale. Quand les inondations de la Loire désolèrent plusieurs de nos départements, la duchesse de Parme envoya quinze mille francs pour venir au secours des victimes de ce désastre.

Avec toutes ces générosités, toutes ces améliorations, elle trouva le moyen de diminuer les dettes de son petit État et de rétablir l'équilibre entre les recettes et les dépenses. Le budget du duché de Parme était un humble budget; les recettes ne s'élevaient pas beaucoup au delà de huit millions. Quand la régence de la duchesse de Parme

s'ouvrit, la dette publique se montait à quinze millions de francs. Quand cette régence cessa, la dette était réduite à onze millions : quatre millions avaient été éteints en quatre ans; la duchesse de Parme avait payé en outre deux millions et demi de dettes spéciales à la couronne; elle les paya intégralement, sans aliéner le domaine, sans lui imposer aucun emprunt. Le budget antérieur à la régence présentait un déficit de plus d'un million de livres. Dès la première année de la régence, le budget fut ramené à l'équilibre. La troisième et la quatrième année, il y eut un excédant de recettes, montant à plusieurs centaines de mille francs.

En lisant ces détails, on se demandera sans doute comment une princesse si éclairée, animée de si bonnes intentions à l'égard du petit peuple qu'elle gouvernait au nom et pendant la minorité du duc Robert, et douée d'une force de volonté qui l'aidait à mettre à exécution ses intentions bienveillantes, a pu, malgré la juste popularité dont elle jouissait à Parme, malgré l'estime européenne dont elle était environnée, et qui plusieurs fois se manifesta au parlement d'Angleterre et dans les journaux français et anglais, sans distinction d'opinions, être contrainte à sortir de ce duché auquel elle venait de rendre tant de services. Pour le comprendre, il faut se souvenir qu'il y a des situations plus fortes que toutes les volontés humaines, qu'on réussit, par des merveilles de courage et d'habileté, à conjurer pendant quelque temps, mais qui, à un jour donné, emportent tout comme ces grandes marées auxquelles rien ne résiste

et qui entraînent les môles et les jetées destinées à les arrêter. C'est en présence d'une de ces situations que se trouvait Madame la duchesse de Parme en prenant les rênes du gouvernement dans le duché de son fils. Les traités de Vienne avaient organisé l'Italie sous le protectorat de l'Autriche, et l'on sait les sentiments qu'inspirent, au bout d'un certain temps, les peuples protecteurs aux peuples protégés : ni l'Espagne, ni la France, qui dominèrent successivement dans la péninsule italique, n'échappèrent à la vive réaction de ce sentiment italien. Malheureusement, l'Italie était travaillée, en outre, du mal dont l'Europe est depuis tant d'années tourmentée tout entière : du mal révolutionnaire, c'est-à-dire de cet esprit de subversion qui tend partout à renverser l'autorité religieuse et l'autorité politique, pour faire régner, je ne dirai pas la volonté, car la volonté a quelque chose de permanent, mais les caprices des passions démocratiques, peu soucieuses le lendemain de l'idée de la veille et ne s'inquiétant guère de la nécessité de fonder le gouvernement, pourvu qu'elles conservent la faculté qu'elles mettent avant tout, celle de le renverser. En prenant la direction du gouvernement à Parme, la duchesse régente ne pouvait refaire la situation ; elle devait, naturellement, accepter celle qui avait été faite aux ducs de Parme par les traités de 1817, qu'il n'était pas en sa puissance de reviser. Le traité de 1817, conclu entre les six grandes puissances de l'Europe, donnait à l'Autriche le droit d'occuper la forteresse de Plaisance, occupation jugée nécessaire pour la défense

de la haute Italie; il remettait au gouvernement autrichien et au gouvernement parmesan le soin de s'entendre pour l'exécution de cette clause. Le traité de 1822 et celui de 1848 réglèrent, le premier la situation militaire de l'Autriche à Plaisance, le second, les rapports mutuels de l'Autriche et de Parme et le secours qu'ils se prêteraient dans certains cas prévus, selon la mesure de leurs forces, d'ailleurs si disproportionnées. Les stipulations de 1848 établissaient que l'Autriche, dans le cas d'une *attaque* du dehors, pouvait demander le concours de Parme, qui serait tenu de le lui prêter; que, dans le cas où Parme serait attaqué ou verrait une émeute intérieure éclater sur son territoire, il pourrait requérir les secours de l'Autriche. Cette dernière clause était motivée par la situation générale de l'Italie en 1848, et par la situation particulière de l'État de Parme, dont la frontière était ouverte aux révolutionnaires des pays italiens voisins, qui, à un jour nommé, s'y donnaient rendez-vous.

La duchesse de Parme ne pouvait, dans aucun cas, rompre le traité de 1822, qui avait un caractère européen; il lui était également impossible, en présence de la situation de l'Italie, qui réagissait sur celle de son petit État, de rompre celui de 1848. Le lendemain du jour où elle aurait annulé ce traité, des bandes révolutionnaires, formées de partisans venus de tous les points de l'Italie, auraient afflué à Parme et auraient renversé l'autorité de son fils. Sa politique fut donc celle-ci : Se montrer ce qu'elle

était, le plus italienne possible, libérale toujours, révolutionnaire jamais; n'accepter de l'Autriche que les secours rendus indispensables par les circonstances; ne lui donner strictement que ceux qu'elle serait en droit de requérir en vertu des traités; réagir contre la dépendance que créait fatalement la disproportion des forces par l'indépendance de son caractère et de sa politique. Elle suivit invariablement ce programme. Obligée, après la mort de son mari, d'accepter le concours de l'Autriche pour réprimer le mouvement insurrectionnel du 22 juillet 1854, préparé dans les comités mazziniens pour toute l'Italie, et qui ensanglanta Parme, elle restreignit l'action de l'Autriche dans les limites les plus étroites ; elle défendit intrépidement contre le général de Crenneville, commandant des forces autrichiennes, le principe de la non-rétroactivité, que celui-ci méconnaissait en voulant faire juger un prévenu par un conseil de guerre pour un crime antérieur à la formation de ce conseil; elle abrogea l'état de siége; et, après avoir été obligée de le rétablir pour mettre un terme aux assassinats politiques devenus périodiques à Parme, elle le leva de nouveau au bout de quelques mois. A cette époque, la duchesse régente de Parme fut louée dans le parlement d'Angleterre, et le comte de Clarendon déclara, en répondant à lord Lyndhurst, que « le gouvernement de la duchesse régente était doux, modéré, empreint d'un caractère d'indulgence et de bon sens. » Le 5 février 1857, la duchesse de Parme mit le sceau à sa politique en demandant

et en obtenant la fin de l'occupation autrichienne. Elle demeurait seule maîtresse dans le duché de son fils.

C'est dans cette position que la trouva la guerre de 1859. Malgré les difficultés dont sa régence avait été entourée, elle demeurait debout, à force de bonne conduite, à la fois victorieuse de la révolution, et ayant marqué sa ferme volonté de maintenir son indépendance vis-à-vis de l'Autriche. Mais la guerre de 1859 allait rendre impraticable cette situation, qui était déjà si ardue. L'Autriche, lasse des provocations du Piémont, lui avait déclaré la guerre au mois d'avril 1859, et il était dès lors évident que le Piémont serait soutenu par la France. Dans tous les États italiens, il y avait un parti piémontais; ce parti, qui existait à Parme comme ailleurs, avait quelques représentants jusque dans l'armée. Une adresse, présentée à la signature des officiers parmesans, et qui réunit leurs suffrages, à cause des formes respectueuses dont les meneurs du mouvement avaient su la revêtir, mit la duchesse en demeure de prendre parti pour le Piémont que l'on considérait comme le champion de l'indépendance italienne.

Plus clairvoyante, la duchesse de Parme comprenait que l'ambition piémontaise allait, à la faveur du mouvement italien, tenter de s'emparer de toutes les principautés particulières de l'Italie, afin de créer une grande monarchie au profit de la maison de Savoie. Si, comme souveraine italienne, elle ne pouvait ni ne voulait être autrichienne; comme duchesse de Parme et comme mère du duc Robert,

elle devait maintenir l'autonomie de son petit État, et elle ne pouvait ni ne voulait être piémontaise. Elle refusa donc d'acquiescer à l'adresse qui lui était présentée, et, comme l'Autriche, en prenant l'offensive, l'avait mise en droit de lui refuser le concours qu'elle ne lui devait que dans le cas où l'Autriche serait attaquée, elle proclama la neutralité de Parme. L'armée, mécontente et vivement travaillée, laissa le champ libre aux agitateurs ; l'émeute gronda, et la duchesse de Parme, qui avait dû faire partir ses enfants le 30 avril pour Brescello, fut obligée elle-même, le 1er mai 1859, de quitter Parme, les ministres lui ayant unanimement déclaré qu'elle ne disposait plus d'aucune force pour résister au parti piémontais et révolutionnaire. L'armée, qui avait agi sous l'influence d'un sentiment passionné pour la cause de l'indépendance de l'Italie, n'eut pas plutôt vu à l'œuvre le parti piémontais et révolutionnaire qui créa une commission au nom de Victor-Emmanuel, qu'il y eut une vive réaction dans le sens contraire, c'est-à-dire dans le sens du maintien de l'autonomie parmesane et du retour de la régente, pour laquelle les soldats avaient un attachement enthousiaste. Le mouvement prit de telles proportions, que la commission piémontaise et révolutionnaire fut obligée d'abdiquer, et le surlendemain la duchesse rentra à Parme, au bruit des acclamations de sa petite armée et de l'immense majorité de la population qui n'avait pas trempé dans l'insurrection. Ce fut la plus belle journée de la vie de la duchesse de Parme, elle l'a bien souvent répété depuis.

Malgré la situation désespérée de sa fortune, elle avait refusé la veille par une note fortement motivée les offres d'intervention des Autrichiens. Elle voulait à tout prix maintenir la neutralité de Parme. Elle revenait par la force du droit de son fils, rappelée, acclamée par les troupes et la population, et il restait démontré que c'était le parti piémonto-révolutionnaire qui avait besoin d'un secours étranger pour dominer à Parme.

C'est à la suite de cette journée que la duchesse écrivit à ses enfants cette lettre où l'on retrouve tous les mouvements de son esprit, toutes les palpitations de son cœur, et dont je veux détacher quelques passages : « Mes chers et bien-aimés enfants, que Dieu et sa sainte Mère soient loués! Quelle journée que celle du 4 mai! Non, mes trésors, je ne pouvais croire qu'il y eût place dans mon cœur pour une aussi grande félicité que celle que j'ai éprouvée lorsque je vous ai donné le premier baiser à votre naissance; eh bien! ce sentiment ineffable a été surpassé par celui que j'ai éprouvé hier en me trouvant au milieu de mes fidèles Parmesans. » Après avoir décrit l'enthousiasme, les acclamations, le délire de joie avec lequel elle a été reçue par les soldats, par les paysans qui criaient à pleins poumons : *Evviva Roberto primo!* après avoir peint l'ovation dont elle a été l'objet dans la caserne, la prière dite à la chapelle, et laissé échapper de son cœur ce cri : « Quels remercîments au Dieu de justice et de miséricorde! » elle termine ainsi : « J'ai comme un peu parlé à tout ce brave monde. Ils ont

ensuite traîné ma voiture jusque vers les Capucines et voulaient me conduire au palais; mais je leur ai dit deux mots en les appelant *miei cari figliuoli*, et ils m'ont obéi tout de suite; c'est d'autant plus beau que depuis trois jours ils n'obéissaient guère à personne. Je souhaite que les quatre chers enfants que j'ai mis au monde me soient aussi obéissants! »

Cette journée fut une éclaircie de soleil dans sa vie; les nuages reparurent bientôt. En proclamant sa neutralité, en refusant péremptoirement pour la maintenir le 2 mai 1859 par une note écrite, alors qu'elle était fugitive, le corps d'armée que lui proposait le feldmaréchal autrichien Giulay, afin de la reconduire à Parme, la duchesse adoptait la seule politique raisonnable, la seule que, comme régente de Parme et comme mère, elle pût honorablement suivre. Mais, pour que cette politique atteignît son but, il fallait que le Piémont respectât cette neutralité. Ce n'était pas le compte de M. de Cavour, qui voulait englober toute l'Italie dans la monarchie italienne qu'il rêvait déjà. Il évita d'abord de répondre; puis il nia, malgré l'évidence, la neutralité de la duchesse de Parme pour ne pas la respecter, et, commençant dès lors ce dialogue du loup affamé vis-à-vis de l'agneau, dialogue qui allait devenir le symbole de toute sa politique, il lança des corps-francs à la solde de la Sardaigne dans la direction de Parme. Tant que la duchesse n'a affaire qu'aux agitateurs du dedans, grossis par des auxiliaires clandestins venus du dehors, elle défend avec fermeté son autorité. Sa petite armée lui est passionnément dévouée et tout ce qu'il y a

d'honnête à Parme la respecte et l'aime. Les poignards des assassins, elle les brave. Mais, au commencement de juin 1859, on apprend que les avant-postes d'une division piémonto-révolutionnaire ont passé la frontière du duché, et qu'ils ne sont plus qu'à quatre lieues de Parme, et qu'en même temps le prince Napoléon Jérôme entre à la tête d'une division française par un autre point de la frontière sur le territoire parmesan en se dirigeant sur Plaisance. La politique de neutralité qu'elle a maintenue jusqu'à la dernière extrémité est violée ; il lui devient impossible désormais de la soutenir. Ce n'est pas avec une troupe de quatre mille hommes qu'elle peut résister à deux grandes puissances. Si elle prolonge son séjour à Parme, ce sera pour devenir prisonnière du Piémont. Alors, et seulement alors, elle se résigne à partir. Il lui faut user de toute son autorité pour empêcher les soldats de bombarder du haut de la citadelle le parti piémonto-révolutionnaire qui, contenu jusqu'au bout, s'agite dans la ville. A quoi bon ensanglanter son départ par une victoire stérile à laquelle succédera demain une invasion qu'il lui est impossible de repousser? Protester au nom du droit de son fils, refuser l'asile que lui offre l'Autriche, se retirer en pays neutre, et attendre la fin de la lutte pour revendiquer devant l'Europe le bénéfice de la neutralité qu'elle a maintenue envers tous et qu'on a violée contre elle, il ne lui reste pas autre chose à faire et elle quitte Parme le 9 juin 1859 après avoir fait afficher la proclamation suivante :

« Quel a été le gouvernement de ma régence, j'en ap-

pelle à votre témoignage à tous, habitants de l'État, j'en appelle à l'histoire.

« Des idées plus ardentes, pleines de promesses pour les esprits italiens, sont venues se mettre à la traverse des progrès pacifiques et sagement libéraux vers lesquels étaient tournés tous mes soins ; les événements qui se succèdent aujourd'hui m'ont placée entre deux exigences contraires, celle de prendre part à une guerre qui s'appelle de nationalité, celle de manquer à des conventions auxquelles Plaisance spécialement et l'État entier étaient liés longtemps avant que j'aie pris part au gouvernement.

« Je ne dois ni m'opposer aux vœux proclamés par l'Italie ni manquer à la loyauté. Aussi, une neutralité telle que semblaient la conseiller les conditions exceptionnelles faites à mon territoire n'étant plus possible, je cède aux événements qui me pressent, recommandant au municipe de Parme la nomination d'une commission de gouvernement pour maintenir l'ordre...

« Je me retire en pays neutre près de mes bien-aimés fils, dont je déclare réserver tous les droits pleins et entiers, les confiant à la justice des hautes puissances et à la protection de Dieu ! »

V

LA DUCHESSE DE PARME APRÈS 1859

1859 — 1864

La vie politique de la duchesse de Parme est finie; et le terme de son autre vie, hélas! n'est pas éloigné! Duchesse de Parme, régente, mère, elle a fait tout ce qu'il était humainement possible de faire afin de préserver l'autonomie de son duché et les droits de son fils. Elle a espéré un moment, à l'époque des conférences de Villafranca, que l'établissement d'une confédération italienne lui permettrait de reprendre son œuvre à Parme dans des conditions meilleures et plus favorables à l'Italie que celles où elle l'avait commencée.

Les annexions successives opérées par le Piémont contre la lettre et l'esprit du traité lui ont ôté cette espérance. Mais elle a maintenu et renouvelé sa protestation énergique. La liberté clairvoyante de son esprit ne lui permet pas d'avoir des illusions ; mais le sentiment inviolable du

droit qu'elle porte dans son cœur lui défend de demeurer silencieuse en face du triomphe de la ruse et de la force, et, du fond de sa retraite de Saint-Gall, elle a fait entendre sa voix triste, mais calme et pleine de cette fermeté qu'elle puise dans sa conscience.

La vie privée recommence pour elle, et, comme elle a porté sans faiblesse le fardeau du pouvoir, elle résiste à l'épreuve de ces loisirs forcés que lui a faits sa mauvaise fortune. Elle a la satisfaction morale qui naît du sentiment du devoir accompli. Le passé ne lui reproche rien, elle accepte le présent, elle attend l'avenir. Occupée de l'éducation de ses chers enfants, de ses quatre trésors, comme elle les appelle, elle préside à leur instruction; elle développe les heureuses qualités du duc Robert et du comte de Bardi; et ses deux gracieuses filles, la princesse Marguerite et la princesse Alix, n'ont qu'à prendre pour modèle leur incomparable mère pour atteindre le degré de perfection que comporte la faible humanité. Elle se retrouve avec son frère bien-aimé, le comte de Chambord, auquel elle porte une amitié mêlée de déférence et de respect et à la sagesse duquel elle a demandé plus d'un conseil dans les circonstances difficiles de sa régence. En Suisse, à Venise, à Frohsdorff, à Brunsée, chez Madame la duchesse de Berry, leur mère, le frère et la sœur se rencontrent parce qu'ils se cherchent toujours.

Une personne parlait un jour à Madame la duchesse de Parme de cette vive et profonde amitié qui l'unissait à

son frère : « Comment ne nous aimerions-nous pas? répondit-elle; pendant vingt-six ans nous n'avons été qu'une âme en deux corps ! »

Quand les espérances que la mère du duc Robert avait eu le droit de fonder sur le règlement des affaires italiennes par les grandes puissances s'éloignèrent, elle acheta le château de Warteg, dans une position pittoresque sur le lac de Constance, à un kilomètre de la petite ville de Rorschach, dans le canton de Saint-Gall, et elle y établit sa résidence. Dans l'année qui vient de s'écouler, elle y avait fait construire deux nouveaux bâtiments sur le terrain qui monte par une pente douce vers la montagne, afin que M. le comte de Chambord fût moins à l'étroit quand il viendrait la visiter : hélas ! c'est au moment où nous plantons notre tente que le vent de la mort, dont le souffle glacé flétrit toutes nos espérances, vient l'emporter ! Ceux qui ont eu le bonheur d'être reçus par la duchesse de Parme au moment de ces visites se plaisent à redire tout le plaisir qu'ils ont goûté à entendre ces deux intelligences si élevées, si sympathiques et si vives, ces deux cœurs si unis, échanger leurs sentiments et leurs idées avec une liberté d'esprit, une verve de sentiments, une promptitude de reparties, qui charmaient les auditeurs. Malgré tant d'épreuves, Madame la duchesse de Parme avait conservé cet enjouement de caractère et cette gaieté d'esprit qui naissent d'une bonne conscience. Elle ne voulait pas qu'on l'attristât, parce qu'elle savait que la tristesse énerve l'âme. Un jour où elle recevait une lettre

dans laquelle on lui écrivait que l'on viendrait pleurer avec elle : « Je ne veux pas qu'on me fasse pleurer, dit-elle à une personne présente; j'ai besoin de mon courage pour soutenir les droits de mes fils. »

Les personnes qui ont été admises dans son intimité expliquent la séduction qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, par la souplesse d'une intelligence qui s'élevait sans efforts aux questions les plus hautes et redescendait sans peine au ton de l'enjouement et de la plaisanterie, sérieuse en face d'un sujet sérieux et laissant l'instant d'après sa gravité se détendre par un sourire si un autre sujet de conversation se présentait.

Quand elle badinait avec une grâce charmante, on s'étonnait de l'avoir vue un instant auparavant si capable et si grave, jugeant les hommes et les affaires de son temps avec un coup d'œil si sûr, sans laisser influencer son jugement par ses sympathies ou ses antipathies, et, en présence de sa capacité incontestable et du côté sérieux de son esprit, on demeurait surpris des vives saillies qui naissaient d'elles-mêmes sur ses lèvres.

La conversation tombait-elle sur les affaires d'Italie auxquelles elle s'était trouvée mêlée et sur le rôle qu'elle y avait joué, elle appréciait la situation de chacun avec beaucoup de discernement, et parlait d'elle-même avec une rare modestie. A ceux qui louaient sa belle conduite, elle répondait en insistant sur le bonheur qu'elle avait eu de sortir avec honneur d'une situation qu'elle ne pouvait vaincre et dans la-

quelle elle ne pouvait rester. Un jour qu'elle était allée visiter un des princes italiens dépossédés comme elle, et que celui-ci, en la félicitant sur sa conduite, exprimait le regret de ne pas avoir épuisé comme elle tous les moyens de résistance, elle lui dit doucement : « Ne vous désolez pas ainsi. La situation était plus forte que tout le monde ; vous savez ce que dit l'Écriture : « Les uns ont chanté et les autres « ont pleuré, et cependant tous ont fini de même. » La situation étant donnée, personne ne pouvait éviter ce qui est arrivé. »

Elle avait pour tous les services rendus la meilleure des mémoires, celle du cœur, et, dans les circonstances où elle rencontrait des personnes envers lesquelles elle croyait avoir des dettes morales à payer, elle leur parlait de niveau, d'âme à âme, en ne laissant paraître de la princesse que tout juste ce qu'il fallait pour donner plus de prix au charmant accueil de la femme. J'ai dit avec quelle affection elle aimait son frère et ses enfants ; elle avait pour ceux-ci toutes les tendres faiblesses de la mère quand la question du devoir n'était pas engagée ; venait-elle à l'être, elle savait être sévère. C'était en tout et partout la femme du devoir, et elle avait emprunté à ce sentiment qui lui rendait tout possible ses plus belles inspirations politiques. Ce mot d'inspirations est le seul qui donne une idée juste de ce qui caractérisait l'intelligence de la duchesse de Parme appliquée aux affaires. Quoiqu'elle ait fait de grandes choses sur un petit théâtre, et qu'elle se soit montrée bonne Italienne, elle

n'avait probablement pas lu Machiavel, et, si elle l'avait lu, elle n'aurait point eu de goût pour ses combinaisons ténébreuses et pour ses calculs compliqués.

En toute chose, comme en politique, elle agissait d'inspiration, et elle agissait bien, parce qu'elle avait le jugement vif et prompt, la détermination rapide et le don de l'à-propos. Elle s'était toujours montrée envers Madame la duchesse de Berry fille tendre et dévouée, comme elle avait été pour ses enfants la meilleure des mères. Quand M. le comte de Chambord se maria, elle aima Madame la comtesse de Chambord, d'abord pour son frère, puis pour les grandes qualités de cœur et d'esprit de cette princesse. Ces deux âmes si pures et si élevées se comprirent dès qu'elles se connurent. Pendant le voyage que fit M. le comte de Chambord en Orient, Madame la duchesse de Parme, qui était restée auprès de Madame la comtesse de Chambord, trouva dans son commerce un agrément infini, et elle écrivait de Frohsdorff à une personne à laquelle elle accordait une grande part dans son amitié : « Plus je vois ma belle-sœur, plus je m'attache à elle : c'est un ange ! »

Je n'ai point parlé de la chrétienne ; c'est par là que je voulais finir : c'est dans la foi si profonde de Madame la duchesse de Parme qu'il faut chercher le point de départ de toutes ses vertus. Elle avait une religion extrêmement éclairée et en même temps beaucoup de ferveur pour les pratiques les plus humbles. Indulgente à tous, elle était scrupuleuse pour elle-même. A Warteg, elle se levait tous les

jours à six heures du matin pour assister à la messe, et, en revenant, elle causait volontiers avec les pauvres et les bonnes gens qui lui exposaient familièrement leurs besoins dont elle prenait note pour aller leur porter des secours dans la journée. Sa charité était inépuisable; avec l'aumône qui sortait de sa bourse, elle donnait, par de bonnes et sympathiques paroles, cette aumône du cœur qui rehausse le prix de la première. Tous les huit jours elle communiait, et sur ce point, comme sur tant d'autres, elle continuait la tradition de la fille de Louis XVI, qui avait continué celle de Madame Élisabeth. Mgr l'évêque de Saint-Gall disait, il y a peu de temps encore, à quelqu'un qui nous a répété ces paroles : « Depuis que Madame la duchesse de Parme réside à Warteg, je remarque une notable amélioration dans mon diocèse : ses vertus sont comme un parfum qui purifie l'atmosphère. »

Telle était la princesse qui, le 1er février 1864, a été enlevée à l'affection de ses enfants, de son frère, de sa mère et de toute sa famille, aux respectueuses sympathies de tous ceux qui la connaissaient.

Elle avait quitté Warteg dans les premiers jours du mois de janvier 1864. La veille de son départ, en embrassant ses deux plus jeunes enfants, le comte de Bradi et la princesse Alix, qu'elle laissait en Suisse, elle n'avait pu se défendre d'un triste pressentiment. « Pauvres enfants, dit-elle, il me semble que je viens de les embrasser pour la dernière fois....» Pendant tout son voyage, elle souffrit beaucoup du

froid, qui était très-rigoureux; quand elle arriva à Venise, le thermomètre, chose presque inouïe dans ces régions, était descendu à 16 degrés au-dessous de zéro. A partir de ce moment, elle souffrit du mal de gorge et de douleurs rhumatismales. Néanmoins on la voyait si tranquille, que personne ne songeait à s'alarmer, personne, excepté M. le comte de Chambord, qui, dès les premiers moments, — le cœur a ses divinations,— envisagea l'état de sa sœur avec inquiétude. Le vendredi, 22 janvier, elle vint, comme à l'ordinaire, passer la soirée au palais Cavalli, résidence de M. le comte de Chambord. Elle était pâle et ses douleurs rhumatismales avaient augmenté, mais elle conservait sa bonne humeur habituelle et cette gaieté souriante que tant d'épreuves ne lui avaient pas ôtée. On remarqua cependant qu'elle se retirait de meilleure heure qu'à l'ordinaire pour retourner au palais Giustiniani, qu'elle habitait; et, chose qui ne lui était jamais arrivée, elle laissa sur la table du salon le tricot auquel elle était habituée à travailler pour les pauvres. Le lendemain, on apprit que la duchesse avait gardé le lit par précaution; le médecin, appelé, ne signalait aucun danger. Cependant le comte de Chambord, qui s'était rendu au palais de sa sœur, paraissait préoccupé. Le dimanche, 24 janvier, la fièvre, qui s'était déclarée la veille, était devenue plus intense. La constitution vigoureuse de Madame la duchesse de Parme faisait illusion à tout le monde, et l'on ne songeait pas encore à s'alarmer, lorsque M. le comte de Chambord, qui venait assidûment visiter sa sœur, donna

l'éveil, en disant à l'un des Français de son entourage qui se trouvait avec lui au coin de la cheminée de la bibliothèque : « Je suis bien inquiet : j'ai demandé à ma sœur comment elle se trouvait, elle m'a répondu comme le duc de Lévis l'avant-veille de sa mort, et du même son de voix : « Je me porte beaucoup trop bien. » A partir de ce jour, la tête, les entrailles et le système nerveux furent pris successivement. Vers le 27 janvier, on reconnut les symptômes de la fièvre typhoïde. Le vendredi, 29 janvier, Madame la duchesse de Parme désira entendre la messe et communier en viatique. Elle manifesta les sentiments de la foi la plus humble et la plus ardente, et, en digne fille de saint Louis, elle pria pour la France, pour l'Italie, et elle demanda à Dieu, en lui offrant les souffrances très-vives qu'elle supportait avec une grande résignation, « d'éloigner du siége apostolique les périls qui l'entourent. »

Bientôt après cette cérémonie se déclara une crise violente à laquelle succédèrent un anéantissement et une torpeur qui allèrent en croissant jusqu'au lundi matin, 1er février. Alors une légère amélioration s'annonça ; on espéra que la réaction allait commencer. M. le comte et Madame la comtesse de Chambord emmenèrent au jardin de Sainte-Hélène, pour la faire respirer un instant, la princesse Marguerite, qui n'avait pas quitté le chevet de sa mère. La maladie avait tourné si court et avait paru si légère au début, qu'on avait écrit trop tard à Madame la duchesse de Berry pour qu'elle pût se trouver à Venise avant plu-

sieurs jours. A peine le comte et la comtesse de Chambord étaient-ils de retour au palais Cavalli, qu'on vint les chercher en toute hâte; ils coururent au palais Giustiniani. Les symptômes les plus graves s'étaient manifestés. La force du mal avait vaincu la réaction : la duchesse de Parme était au plus mal. Le comte et la comtesse de Chambord, le duc Robert, environnaient le lit de souffrance où s'éteignait cette princesse de tant d'intelligence et de tant de cœur, cette sœur, cette mère bien-aimée; la princesse Marguerite lui prodiguait les soins les plus touchants. Les médecins, graves et soucieux, formulaient à voix basse ces dernières prescriptions, qui ne sauvent pas ceux qui vont mourir, mais qui soulagent leurs souffrances; les dames allaient et venaient, apportant les potions prescrites. Dans le salon qui précédait la chambre à coucher, tous les Français qui se trouvaient à Venise étaient à genoux. Ils priaient encore Dieu de conserver la duchesse de Parme, car ils ne pouvaient croire, plusieurs l'ont écrit, à un malheur si prompt et si imprévu, lorsque M. le comte de Chambord, sortant de la chambre, leur dit : « Tout est perdu, on ne la soutient plus que par des moyens artificiels. » Après avoir jeté rapidement ces paroles, M. le comte de Chambord alla reprendre son poste auprès du lit de sa sœur, qu'il ne voulait pas quitter. La cérémonie de l'extrême-onction commença. Puis on entendit la voix de l'abbé Trébuquet, ce prêtre français qui avait assisté à leur lit de mort le roi Charles X, Mgr le Dauphin son fils et la fille de Louis XVI, réciter

les prières des agonisants. Elles duraient depuis cinq minutes seulement, lorsque la même voix fit entendre ces paroles, accentuées profondément et qui furent entendues dans le salon : *Requiescat in pace!* Madame la duchesse de Parme venait d'expirer, après une douce et courte agonie. Les horreurs de la mort ne paraissaient pas sur sa figure, dont l'expression était angélique; son âme, en partant, avait laissé sur ses traits le reflet des sentiments de résignation et de piété dont elle était animée en se séparant d'une famille bien-aimée pour retourner à Dieu : « Ses cheveux blonds, mêlés autour de son front, a dit un témoin oculaire, semblaient l'auréole d'une sainte. » Le comte et la comtesse de Chambord s'approchèrent pieusement du lit pour fermer les yeux de leur sœur, et sortirent de la chambre de mort en entraînant les deux orphelins.

La mort l'a enlevée, pour ainsi dire, pleine de vie; mais, si rapide et si prompte qu'ait été cette mort, elle l'a trouvée préparée. Madame la duchesse de Parme, avec cette promptitude de coup d'œil et de résolution qu'elle mettait en toutes choses, a jugé son état, demandé les secours religieux, béni ses enfants présents et absents; elle a fait ses adieux à son frère M. le comte de Chambord, et à sa sœur, leur a transmis ses adieux pour sa mère; puis elle n'a plus songé qu'à Dieu.

Une personne liée d'une étroite amitié avec la princesse et devant laquelle on insistait sur le déchirement de cœur qu'elle avait dû éprouver en se séparant de ses enfants si

jeunes encore, répondit en racontant le fait suivant, que je consigne ici parce qu'il est tout à la fois un témoignage de la foi profonde de Madame la duchesse de Parme et une explication de la résignation religieuse qu'elle a montrée dans ses derniers moments. Il y a peu d'années, Madame la duchesse de Parme fit une maladie où elle crut mourir; cette amie lui demanda si elle n'avait pas eu un affreux serrement de cœur en songeant à ses quatre enfants qu'elle aurait laissés orphelins à la fleur de l'âge. « Sans doute, répondit la duchesse de Parme, j'aurais été bien triste de les quitter, mais je me disais que Dieu est un bon père qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Quand il ôte une mère à ses enfants, il la remplace! »

C'est ainsi que la chrétienne soutenait la mère qui croyait voir la mort s'approcher; c'est ainsi certainement qu'elle l'a soutenue cette fois, quand la mort est réellement venue.

Je fermerai mon récit sur ce souvenir. C'est la seule consolation que je puisse donner à ceux qui pleurent Madame la duchesse de Parme; elle est morte résignée, consolée, comptant sur Dieu, sur lequel tous nous devons compter. Sans doute sa vie a été trop courte pour sa famille et pour nous, mais elle a été bien remplie. Fille, femme, mère, sœur, princesse française, régente d'un État italien, elle a été au niveau de toutes ses tâches, à la hauteur de tous ses devoirs. Au milieu des périls et des obstacles sans nombre qui assiégèrent son pouvoir pendant la durée de sa courte domination, elle a su surpasser l'attente de ses amis, forcer l'estime

de ses adversaires, et obtenir l'approbation des indifférents. Après avoir réalisé le difficile idéal d'une princesse prête à tout faire pour la liberté et pour le bien-être moral et matériel des peuples, sans rien céder à la révolution, et respectant les traités tout en maintenant les droits de l'indépendance italienne et la dignité de son gouvernement, elle a joint au mérite d'avoir rempli sa mission jusqu'à la dernière extrémité celui de s'être retirée à propos, sans prolonger, avec une effusion de sang inutile, son rôle au delà de sa mission.

S'il était permis de parler d'un deuil particulier auprès de celui de sa royale famille dans laquelle sa mort laisse un vide plus large et plus profond sur la terre étrangère, et au milieu du deuil universel dont sa mort a donné le signal, nous dirions que les hommes de notre génération perdent en elle à la fois leurs plus doux souvenirs et ces belles espérances qu'elle avait si bien réalisées. Elle n'est plus, cette princesse, que nous avons saluée du nom de MADEMOISELLE à sa naissance, et que nous avons vue portée, couverte de longs crêpes, devant sa mère en deuil, après la sinistre journée du 13 février 1820 ; celle que nous avons admirée et aimée, enfant encore à Holyrood, adolescente et déjà pleine d'intelligence et de cœur à Prague, jeune fille accomplie à Goritz, à Kirchberg et à Frohsdorff, femme, veuve, mère et régente admirable à Parme; Dieu, qui nous l'avait donnée, nous l'a reprise, celle dont la vie avait été la consolation des adversités de son noble frère et dont la mort

devient pour lui une douloureuse adversité de plus. Qu'elle nous soit un exemple. Inclinons-nous, le cœur brisé mais soumis, devant les mystères du décret divin. Après avoir apporté à son berceau des vœux, puisque nous étions destinés à lui survivre, portons à son tombeau des prières. Qu'elle repose en paix dans le caveau des Franciscains de Goritz, où son cercueil, qui enlève aux siens tant de joies et tant d'espérances, a rejoint ceux du roi Charles X, du Dauphin et de l'auguste fille de Louis XVI, tous réunis dans ce Saint-Denis de l'exil !

FIN

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Coee

7
d
n
sc
pe
tin
Qu
de
joi
du
da

MÊME LIBRAIRIE

AUTRES OUVRAGES DE M. ALFRED NETTEMENT

APPEL AU BON SENS, AU DROIT ET A L'HISTOI In-8.

— Le même : édition populaire. In-18 raisin.

ÉTUDES SUR LE FEUILLETON-ROMAN. 2 vol. in-

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE D'ALGER. 1 vol. in-8

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SC LA RESTAURATION. 2 vol. in-8.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SC LE GOUVERNEMENT DE JUILLET. 2 vol. in-8.

POÈTES ET ARTISTES CONTEMPORAINS. 1 vol. i

LE ROMAN CONTEMPORAIN. 1 vol. in-8.

Ces deux ouvrages font suite à *l'Histoire de la littérature f çaise sous la Restaura ion et le Gouvernement de Juillet.*

HISTOIRE DE LA RESTAURATION. *En vente :* tom et II, Restauration de 1814. — 2 vol. in-8.

— Tome III, Règne de Louis XVIII. — Chambre de 18 1 vol. in-8.

NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE, les scribes, les orateur les politiques. In-8.

SOUVENIRS DE LA RESTAURATION. 1 vol. in-12.

VIE DE MARIE-THÉRÈSE DE FRANCE. 1 vol. in-8.

PARIS. — IMP. SIMON RÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

DC
254
L6N4
1864

Nettement, Alfred François
Madame la duchesse de
Parme 4. ed.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY